Cosmophanie, paysage et haïku

Cosmophany, Landscape and Haiku

Augustin Berque

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/paysage/10442>

DOI : 10.4000/paysage.10442

ISSN : 1969-6124

Éditeur :

École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, Institut national des sciences appliquées Centre Val de Loire - École de la nature et du paysage, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille, Agrocampus Angers

Référence électronique

Augustin Berque, « Cosmophanie, paysage et haïku », *Projets de paysage* [En ligne], 12 | 2015, mis en ligne le 02 juillet 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/10442> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.10442>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Projets de paysage

Cosmophonie, paysage et haïku

Cosmophany, Landscape and Haiku

Augustin Berque

Mésologie et paysage

- 1 La question du paysage voit toujours s'affronter, avec plus ou moins de tolérance, un éventail d'interprétations allant du positivisme le plus strict – le paysage étant alors la forme objective de l'environnement, et devenant donc affaire de géomètre – à l'idéalisme le plus subjectif – le paysage n'étant alors autre qu'un « miroir de l'âme », et devenant affaire de psychologue. On reconnaîtra facilement, aux deux extrémités de cet éventail, les deux termes du dualisme moderne : l'objet d'un côté, le sujet de l'autre. Toutes ces approches ont quelque raison d'être, et ces raisons justifient indéfiniment que la question n'évolue guère quant au fond, sinon quant à la masse des faits recensés. Telle est du moins l'impression que donnent les débats en cours depuis des décennies.
- 2 Il en va tout autrement si l'on prend du recul historique ; il apparaît alors en effet qu'il fut un temps où la question du paysage n'existait pas, faute d'un terme pour la dire. De même si l'on se donne quelque ouverture anthropologique et linguistique ; il apparaît alors en effet qu'il y a des cultures et des langues où la notion de paysage n'existe pas.
- 3 Devant de tels faits, le point de vue du géomètre ne bronche pas ; car cela ne change effectivement rien à la certitude que l'environnement a toujours et partout une certaine forme, et qu'appeler ou non cela « paysage » ne modifie pas d'un iota l'objet en question. Cette certitude revient à affirmer que l'existence ou l'inexistence d'un observateur dudit objet n'entre pas en ligne de compte. Or, ce point de vue est doublement fictif. D'abord, en ce qu'il forclôt l'existence en pratique inévitable d'un observateur quelconque, lequel intervient nécessairement dans la saisie de l'objet dit « paysage ». Ensuite, parce qu'il ignore non moins fictivement cette question dérangeante : pourquoi, selon l'époque et la culture, « le paysage » existe-t-il ou non comme tel ? C'est dire qu'en l'affaire, le point de vue du géomètre est si réducteur qu'il

n'apporte aucune lumière dans la question du paysage, laquelle ne se ramènera jamais à une simple géométrie de l'étendue.

- 4 À l'autre bout de l'éventail, le point de vue du psychologue affirme à l'inverse que le paysage étant nécessairement perçu par un observateur, les sentiments et motivations de ce dernier font du paysage ce qu'il est : ce fameux « miroir de l'âme ». Or à ce compte-là, l'humain étant toujours et partout un être sensible, il devrait donc toujours et partout y avoir paysage, ce qui est contredit par les faits. Cette thèse, ignorant comme celle du géomètre l'anthropologie et l'histoire, verse donc également dans l'anachronisme et l'ethnocentrisme. Réductrice à sa manière, elle n'a pas plus de valeur explicative.
- 5 Entre géométrie de l'étendue et miroir de l'âme, les thèses intermédiaires seraient-elles donc plus explicatives ? C'est selon. Le fond de la question, c'est que le dualisme est impuissant à rendre compte du paysage, lequel ne relève ni proprement de l'objet, ni proprement du sujet ; et que c'est donc, fondamentalement, le dualisme qu'il faut dépasser en la matière. Cela non pas en reconnaissant un peu d'objectif par ci, un peu de subjectif par là ; ce sont ces catégories mêmes qui détournent de la réalité du paysage, et qu'il faut donc remplacer par des catégories plus adéquates. Et ce dépassement, il faut l'accomplir sans renier l'apport historique du dualisme, qui a rendu la science moderne possible. Il ne s'agit pas d'en revenir aux temps préscientifiques.
- 6 La science moderne en l'affaire s'est illustrée par une révolution dont la majorité des spécialistes du paysage sont encore loin d'avoir tiré les conséquences ; à savoir la distinction introduite par le grand naturaliste Jakob von Uexküll (1864-1944) entre *Umgebung* et *Umwelt*¹. L'*Umgebung*, c'est le donné (la *Gebung*) environnemental (*Um*, ce qui entoure) brut, autrement dit l'environnement objectif tel que peut le saisir une science moderne comme l'écologie. L'*Umwelt* en revanche, c'est le milieu ou le monde (*Welt*) ambiant (*Um*) tel qu'il existe spécifiquement pour une espèce donnée, pas pour une autre.
- 7 Rendu en termes courants, c'est dire que *le milieu n'est pas l'environnement*. Le milieu, c'est la réalité telle qu'elle existe concrètement pour un certain être vivant ; il est centré sur cet être, donc singulier. L'environnement, c'est l'ensemble des objets formant l'étendue qui existent pour le regard universel – le regard de nulle part – que la science moderne s'est donné par abstraction.
- 8 Quant aux réalités humaines, le philosophe japonais Watsuji Tetsurô (1889-1960)² a introduit une distinction, homologue à celle d'Uexküll, entre *shizen kankyô* (l'environnement naturel) et *fûdo* (le milieu)³. Parler de *fûdo* ou d'*Umwelt*, autrement dit de milieu, c'est dans les deux cas supposer la subjectivité (le fait d'être un sujet, pas un objet) de l'être qui est en relation avec le milieu qui lui est propre. Et corrélativement, les deux penseurs ont créé un domaine de recherche spécifique : l'*Umweltlehre* (étude de l'*Umwelt*) pour Uexküll, le *fûdoron* (théorie du *fûdo*) pour Watsuji. Ces deux termes peuvent se rendre par *mésologie*, mot qui existe en français depuis que le médecin Charles Robin (1821-1885) l'a proposé à la séance inaugurale de la Société de biologie, le 7 juin 1848⁴. Toutefois, bien que considérant l'étude du milieu comme l'objet de la mésologie, Robin concevait le milieu comme ce qu'Uexküll a plus tard nommé *Umgebung*, et non pas comme *Umwelt*. Il ne distinguait donc pas le milieu de ce que l'on appelle aujourd'hui l'environnement, et partant, le principe même de la mésologie au sens actuel (post-uexküllien et post-watsujien) lui était étranger. Sa mésologie n'avait

rien à voir avec la phénoménologie, courant de pensée qui ne s'était pas encore développé en Europe à son époque, et qui en revanche a influencé décisivement les recherches d'Uexküll et de Watsuji.

- 9 Or le point de départ de la question du paysage est proprement phénoménologique : comment la réalité environnante apparaît-elle (*phainai*) à un certain être ? La mésologie répond : en tant que ce qui fait le monde propre à cet être, autrement dit son milieu spécifique, son *Umwelt*, son *fûdo*. Et c'est justement parce que les termes de ce monde-là sont propres à cet être-là que, comme le montrent les sciences humaines, suivant l'époque ou la société, un même environnement peut ou non apparaître *en tant que paysage*. Il y a nécessairement *cosmophonie* (l'apparaître d'un certain monde), mais les termes de cette cosmophonie varient selon les cas. Suivant l'époque et suivant la société, le monde peut apparaître en tant que paysage, ou en tant qu'autre chose. Et c'est bien pour cette raison que la notion de paysage est apparue à une certaine époque dans un certain milieu (en milieu mandarin dans la Chine des Six Dynasties, au IV^e siècle de notre ère)⁵, alors qu'elle n'existait ni avant ni ailleurs⁶.

La cosmophonie du paysage

- 10 Uexküll a montré, avec les méthodes expérimentales des sciences de la nature modernes, que les données de l'environnement existent selon un certain *Ton* (coloris, tonalité, valeur) pour l'animal considéré. Il a mis en lumière diverses catégories de *Ton*, qui toutes diffèrent selon l'espèce ; par exemple *Esston* (valeur d'aliment), *Schutzton* (valeur d'abri), *Wohnton* (valeur d'habitat), *Hinderniston* (valeur d'obstacle), etc. La même herbe, par exemple, a valeur d'aliment pour une vache, mais pas pour un chien.
- 11 Ces diverses valeurs résultent d'un processus qu'Uexküll a nommé *Tönung*, coloration. Cette *Tönung* peut être rapprochée de ce que j'ai appelé *trajection*, c'est-à-dire le double processus de sélection et de traitement par lequel les données brutes de l'environnement deviennent les réalités concrètes d'un certain milieu⁷. Les *choses concrètes* qui constituent un milieu ne sont pas les *objets abstraits* qui peuplent l'environnement. Elles ne sont pas neutres – ce que sont au contraire les objets, dans la mesure où le dualisme les détache de l'existence d'un sujet –, mais chargées de valeurs qui les font exister en tant que telles pour ledit sujet (qu'il soit individuel ou collectif, organisme, société ou espèce). En tant par exemple qu'aliment, abri, habitat, obstacle etc. Ce *faire exister en tant que*, c'est la trajection. Ainsi, dans la réalité concrète d'un milieu, les choses sont *trajectives*. La dichotomie entre l'objectif et le subjectif, en l'affaire, est purement abstraite ; ce qui existe concrètement est nécessairement trajectif. Et c'est justement le cas du paysage. Ni simple objet, ni simple fantasme subjectif, le paysage est trajectif ; et c'est bien pour cela qu'il n'a pas toujours existé, ni dans toutes les sociétés.
- 12 Autrement dit, le paysage suppose à la fois ce que l'environnement est en soi, et ce qu'il est pour un certain observateur. Le coquelicot existe bien en soi (*Papaver rhoeas* L.), mais il faut un œil humain pour voir qu'il est rouge, et à partir de là pouvoir peindre les *Coquelicots* de Monet. L'œil d'une vache ne les aurait pas vus comme tels, attendu que les bovins ne perçoivent pas les longueurs d'onde électromagnétiques, de l'ordre de 700 nanomètres, que nous percevons en tant que couleur rouge. Une vache ne voyant pas le rouge, elle ne voit donc pas les coquelicots de Monet comme ils nous apparaissent. Elle les voit en tant que quelque chose d'autre, qui est propre à son monde. Comme toute

réalité, les coquelicots sont donc trajectifs, et comme tels peuvent intervenir dans le paysage ; ce qu'ils ne pourraient pas s'ils n'étaient qu'une donnée objective de l'environnement, ni s'ils n'étaient qu'un rêve ; car ni l'environnement ni le rêve ne sont « le paysage ».

- 13 Pour qu'il y ait avènement du paysage à partir de l'environnement objectif, il faut que celui-ci soit assumé en tant que paysage par nos sens, notre action, notre pensée et notre parole ; ce qui est un aspect particulier de l'assomption plus générale que j'ai appelée ci-dessus cosmophanie. C'est dire que l'en-tant-que-paysage suppose la cosmophanie, tandis que l'inverse n'est pas vrai. Un même environnement, par exemple l'Uluru au Centre Rouge de l'Australie, apparaîtra en tant que paysage à un touriste européen, alors qu'à un aborigène il apparaîtra en tant que *Tjukurrpa* (manifestation du Temps-du-Rêve)⁸. Ici, paysage d'une part et *Tjukurrpa* de l'autre se rattachent à deux mondes différents, dont l'apparition comme tels, i.e. la cosmophanie, n'est autre que la mise en ordre (le *kosmos* au sens premier)⁹ du donné environnemental par la perception. Devant le même environnement (l'Uluru), il y a perception et donc cosmophanie dans les deux cas, mais ce qui apparaît à un Aussie¹⁰ n'est pas ce qui apparaît à un Anangu¹¹. Comme l'aurait dit Uexküll, cela relève d'un *Ton* différent ; c'est-à-dire d'une réalité différente.

- 14 Jusque voici peu, dire de telles choses aurait été taxé de subjectivisme par les sciences positives ; mais cela repose en fait sur des processus que les sciences cognitives peuvent aujourd'hui au moins en partie quantifier, et qui nous montrent que la perception est bel est bien une mise en ordre sélective de l'information disponible dans l'*Umgebung* pour en tirer la signification propre à une certaine *Umwelt* :

« Thus, of the unlimited information available from the environment, only about 10¹⁰ bits/sec are deposited in the retina. Because of a limited number of axons in the optic nerves (approximately 1 million axons in each) only 6x10⁶ bits/sec leave the retina and only 10⁴ make it to layer IV of V1. These data clearly leave the impression that the visual cortex receives an impoverished representation of the world, a subject of more than passing interest to those interested in the processing of visual information. Parenthetically, it should be noted that estimates of the bandwidth of conscious awareness itself (i.e. what we 'see') are in the range of 100 bits/sec or less¹². »

- 15 Pour l'auteur de ce passage, le neurologue Marcus Raichle, la sélection qu'effectue la perception nous livrerait « une image appauvrie du monde ». C'est là typiquement confondre environnement et milieu. Monde il y a, c'est-à-dire réalité, justement parce que le cerveau trie, sélectionne et met en ordre – autrement dit cosmise – l'information pour en faire de la signification ; autrement dit parce qu'il y a trajection de l'*Umgebung* en *Umwelt*. Dans le cas de l'humain, cela ne se borne pas à percevoir le milieu propre à notre espèce (ce qui relève de l'évolution) ; le même processus se poursuit au niveau culturel (ce qui relève de l'histoire), jusqu'à distinguer par exemple le milieu propre à un Aussie (et qui comprend « le paysage ») de celui propre à un Anangu (et qui comprend « le *Tjukurrpa* ») ; cela pourtant toujours à partir du même donné environnemental, mais toutes strates ontologiques en interaction, du physique au spirituel en passant par le biologique¹³.

- 16 On comprendra que nous sommes là très loin d'un simple placage arbitraire de mots différents sur un même objet, vision dualiste qui domine encore largement nos sciences humaines. Dans la concrétude – mieux : la *concrecence*, i.e. le croître-ensemble – qui fait la réalité d'un milieu (et non l'abstraction du « donné environnemental objectif », ce

qui est simplement de l'information disponible), les mots et les choses vont ensemble. Ainsi l'Uluru qui va avec « le paysage » (soit la réalité du milieu *aussie*) n'est pas l'Uluru qui va avec « le *Tjukurrpa* » (soit la réalité du milieu aborigène) ; et si le dualisme moderne a décomposé cet aller-avec des mots et des choses¹⁴, qui pourtant fait la réalité concrète et significative de tout milieu humain (non l'abstraction de « l'environnement », qui n'est que de l'information potentielle), il est au contraire des cultures qui, à l'inverse, l'ont systématiquement cultivé. C'est le cas du Japon, comme l'illustre le haïku.

L'apparaître du meilleur des mondes

- 17 Le haïku, forme de poésie courte (17 syllabes, 5-7-5 pieds), est extrêmement codifié. Sa règle la plus remarquable, pour ce qui nous concerne, est de comporter nécessairement un « mot de saison » (*kigo* 季語) qui rapporte aux faits et gestes de l'année, classés en cinq saisons : printemps, été, automne, hiver et nouvel an (*shinnen* 新年) dans des « saisonniers » (*sajiki* 歳時記) qui atteignent plusieurs milliers d'entrées. Ceux-ci codifient les variations du milieu nippon, dans la concrescence des faits de la nature et de la société. Non seulement ils reflètent un monde mais, par leur codification même, ils le cosmisent pour en faire justement un *kosmos*, dans l'aller-avec harmonieux des mots et des choses.
- 18 Aucun mot de saison n'exprime plus directement cette concrescence que celui de « premier paysage » (*hatsugeshiki* 発景色). Ce premier paysage, c'est celui qui se donne à voir au jour de l'an¹⁵. Voici comment le définissent deux des saisonniers les plus en faveur :
 - Selon Yamamoto Kenkichi, *Saishin haiku sajiki* (« Nouveau saisonnier du haïku »), Tokyo, Bunshun bunko, 1967, vol. 5, p. 23 : « *Premier paysage*. Désigne le paysage du jour de l'an, plein d'heureux auspices (*zuiki no michita* 瑞気の満ちた). Se dit également *hatsu sanga* 初山河 ».
 - Selon Iida Ryûta et al., *Shin Nihon dai sajiki* (« Nouveau grand saisonnier du Japon »), Tokyo, Kôdansha, 2000, vol. 5, p. 32 : « *Premier paysage*. On appelle “premier paysage”, celui dont on jouit dans toutes les directions au jour de l'an, et où tout ce que l'on voit paraît de bon augure (*medetai* めでたい), plein d'heureux auspices. Nul besoin que ce soit une vue particulièrement remarquable, c'est un paysage que l'on peut voir n'importe où, mais qui, lorsque vient le jour de l'an, paraît complètement neuf. Le bord du chemin, les toits de la ville, les plantes du jardin, tout paraît si neuf et de bon augure que c'en est étrange (*fushigi* 不思議). Serait-ce même que ces heureux présages (*shukuki* 淑気), ces heureux auspices nous viennent du cœur et de notre disposition d'esprit, le mot de saison qu'est le premier paysage célèbre sans doute ce milieu où nous sommes en vie (*ikite kono sanga wo tataeru* 生きてこの山河をたたえる) ».
- 19 Le saisonnier d'Iida cite à la suite ce haïku de Yamaguchi Seison (1892-1988) :
- 20 うるほえる – *Uruhoeru* – En exubérance
- 21 日翼多摩の – *hitsubasa Tama no* – Sur Tama les rayons d'or
- 22 発景色 – *hatsugeshiki* – Premier paysage
- 23 La coutume au Japon veut que l'on aille, au jour de l'an, admirer le « premier lever du soleil » (*hatsu hinode* 初日の出) ; ce que l'auteur exprime ici en créant une expression,

« les ailes du soleil » (*hitsubasa*) qui s'étendent sur le fleuve Tama. Et ce premier paysage, comme une corne d'abondance, il est gros de prospérité (*uruhoeru*).

- 24 C'est là un paysage de la vie quotidienne, transfiguré certes par le premier soleil, mais comme nous sommes au Japon, le premier paysage entre tous, c'est quand même celui du « premier Fuji » (*hatsu Fuji* 初富士); ainsi dans ce haïku de Fubasami Fusae (1914-2014), cité dans le saisonnier de Yamamoto, vol. 5, p. 23 :

25 初景色 – *Hatsu-geshiki* – Premier paysage

26 富士を大きく – *Fuji wo ookiku* – On voit le Fuji en grand

27 母の里 – *haha no sato* – Village de ma mère

- 28 Ce premier paysage a ceci de remarquable qu'au second vers, la particule *wo*, qui introduit ce que notre grammaire appelle un complément d'objet direct, ici le mont Fuji, implique clairement que celui-ci est l'objet d'un regard, sans que l'on sache de qui, sinon que cette personne est là, dans le village de sa mère. Ce premier paysage, c'est un paysage matriciel ; et l'on peut dire en vérité que c'est celui que tout Japonais porte en son cœur, parce que le mont Fuji, *a fortiori* au soleil levant, est l'emblème du milieu nippon. Ce paysage inaugural, c'est le parfait paysage.

- 29 Or ces choses-là sont-elles si particulièrement japonaises ? Incontestablement, pour ce qui est de la langue (le japonais) et du genre poétique (le haïku). Les Japonais ont mis celui-ci au point à l'époque même où, en Europe, se déployait la modernité, par suite de la scission du sujet et de l'objet par le dualisme ; tandis que le haïku, à l'inverse, a cosmisé l'aller-avec des mots et des choses, la concrescence de l'être et de son milieu, au point de n'en faire qu'une seule et même réalité : celle, toujours renouvelée, qui se donne au jour de l'an comme premier paysage.

- 30 Ce croître-ensemble (*cum crescere*) de l'être et de son milieu est ressenti comme bon en soi, il est parfait puisque c'est l'existentialité même de l'être – son *ek-sistance*, son être-là (*da-sein*) dans la trajectivité des choses, bref ce que Watsuji Tetsurô a nommé la médiance (*fûdosei* 風土性) et défini comme « le moment structurel de l'existence humaine » (*ningen sonzai no kôzô keiki* 人間存在の構造契機)¹⁶. Ce dont on jouit dans un premier paysage, c'est de cette médiance, de cette onto-cosmicité même. Or si la culture japonaise est celle qui entre toutes a su l'exprimer par des choses telles que le bon augure d'un premier paysage et les mots de saison correspondants, le principe de ce croître-ensemble de l'être et de son milieu n'a rien de particulièrement nippon ; il est universel, et vaut tant pour l'humain que pour le vivant en général. C'est cela même que Platon exprime dans les dernières lignes du *Timée* (son onto-cosmologie) lorsqu'il écrit :

« Ainsi le monde est né (*ho kosmos... gegonen*), vivant visible enveloppant les choses visibles (*zôon horaton ta horata periechon*), [...] très grand, très bon, très beau et très parfait (*megistos kai aristos kallistos te kai teleôtatos*) [...]»¹⁷.

- 31 Il viendra difficilement à l'idée de rapprocher cette cosmophonie à la grecque d'un premier paysage à la japonaise ; mais en vérité, qu'est-ce qu'un monde visible enveloppant toute chose visible, sinon ce que nous appelons aujourd'hui un paysage ? Celui-là, certes, c'est « la » cosmophonie « du » monde en général, non point celle d'un certain milieu en particulier ; mais la chaîne de superlatifs que Platon énumère ensuite manifeste bien que ce monde-là, c'est celui propre et adéquat à un certain être. En effet, s'il est « très bon... très parfait », c'est bien parce que c'est celui de cet être-là, né de nul autre croître-ensemble. Il va donc de soi que, tout comme un premier paysage à la

japonaise, ce paysage-là est de bon augure, plein d'heureux auspices et d'heureux présages, puisqu'au fond, c'est cela même qu'est l'étant-en-vie (*zôon, ikite*) dans son *ek-sistance* au monde sensible.

- 32 Ne seraient-ce là qu'élucubrations mi-exotisantes, mi-antiquisantes, et sans rapport avec la science ? Eh bien non ; c'est le principe même de la médiance, cet accord structurel de l'être et de son milieu, tel qu'Uexküll (il est vrai sans le concept ontologique de médiance) l'a rendu évident par la méthode expérimentale des sciences modernes : aussi défavorable que soit objectivement l'*Umgebung*, pour l'être qui en a fait son *Umwelt* et qui de ce fait même est cet être-là, c'est nécessairement le milieu le plus favorable¹⁸. Voilà ce que l'on peut résumer par la formule *pessimale Umgebung, optimale Umwelt* (le pire environnement, c'est le meilleur milieu), principe que du reste la biologie n'a cessé de corroborer par la suite, en découvrant toujours de nouvelles espèces dites « extrémophiles¹⁹ ». Le *kosmos* que voit naître Timée, ce n'est autre que le premier paysage d'une *optimale Umwelt* – le meilleur des milieux possibles, puisque c'est le sien même. Et cette cosmicité auspiciuse, voilà ce que sait dire le haïku, en particulier le jour de l'an, devant le premier paysage.

- 33 Palaiseau, 17 janvier 2015

BIBLIOGRAPHIE

- Berque, A., *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine*, essai de mésologie, Paris, Belin, 2014.
- Berque, A., *La Mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Nanterre-La Défense, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014.
- Berque, A., *Thinking through landscape*, Abingdon, Routledge, 2013.
- Berque, A., *Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 2010.
- Berque, A., *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.
- Berque, A., « Cosmophonie ou paysage dans Guillaud, D., Seysset, M., Walter, A. (dir.), *Le Voyage inachevé... À Joël Bonnemaïson*, Paris, Orstom/Prodig, 1998, », p. 741-744.
- Berque, A., *Médiance, de milieu en paysage*, Paris, Belin/Reclus, 1990.
- Berque, A., *Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986.
- Canguilhem, G., *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968.
- Iida, R. et al., *Shin Nihon dai saijiki* (« Nouveau grand saisonnier du Japon »), Tokyo, Kôdansha, 2000, 5 vol.
- Foucault, M., *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Platon, *Timée, Critias*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

Poirier, S., *Les Jardins du nomade. Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*, Münster, LIT Verlag, 1996.

Raichle, M. E., « Two views of brain function », *Trends in cognitive sciences*, vol. 14, n° 4, 2010, p. 180-190.

Uexküll J. von, *Milieu animal et Milieu humain*, Paris, Payot et Rivages, 2010 (*Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, 1934).

Watsuji T., *Fûdo, le milieu humain*, Paris, CNRS, 2011 (*Fûdo*, 1935).

Yamamoto K., *Saishin haiku saijiki* (« Nouveau saisonnier du haïku »), Tokyo, Bunshun bunko, 1967, 5 vol.

NOTES

1. Uexküll a ramassé ses thèses en 1934 dans un petit ouvrage très accessible, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen* (« Incursions dans les milieux d'animaux et d'humains »). Cet ouvrage a été traduit une première fois sous le titre *Mondes animaux et monde humain* (Paris, Denoël, 1965), et une seconde fois sous le titre *Milieu animal et milieu humain* (Paris, Payot et Rivages, 2010).
2. En Asie orientale, le patronyme (Watsuji, Mao...) précède le prénom (Tetsurô, Zedong...).
3. Watsuji, T., *Fûdo, le milieu humain*, Paris, CNRS, 2011 (*Fûdo*, 1935).
4. Canguilhem, G., *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, p. 71.
5. J'ai étudié ce processus dans *Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 2010 ; ainsi que, plus succinctement, dans *La Pensée paysagère*, Paris, Archibooks, 2008. Épuisé en français, ce dernier ouvrage est disponible dans d'autres langues, dont l'anglais : *Thinking through landscape*, Abingdon, Routledge, 2013.
6. J'ai précisé dans les ouvrages susdits les critères qui permettent de décider objectivement si une société possède ou non la notion de paysage. Le plus discriminant de ces critères est l'existence ou non d'un traité sur le paysage, ce qui, pour la première fois dans l'histoire humaine, fut le cas en Chine avec l'*Introduction à la peinture de paysage* de Zong Bing, écrit vers 440.
7. Concept que j'ai introduit dans *Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986, et systématisé dans *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.
8. Voir mon article « Cosmophonie ou paysage », p. 741-744 dans Guillaud, D., Seysset, M., Walter, A. (dir.), *Le Voyage inachevé... À Joël Bonnemaïson*, Paris, Orstom/Prodig, 1998. Plus généralement sur le *Tjukurrpa*, voir Poirier, S., *Les Jardins du nomade. Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*, Münster, LIT Verlag, 1996.
9. On sait que le mot grec *kosmos*, comme le latin *mundus*, signifiait d'abord la mise en ordre, d'où le sens de monde (par opposition à *chaos*), mais aussi ménage, toilette et ornement.
10. Australien de souche européenne ; prononcer Ozi (o très ouvert).
11. Être humain autochtone, dans les langues pama-nyungan parlées dans le Centre Rouge ; prononcer /'aŋaŋu/ (accent sur la première syllabe).
12. Raichle, M. E., « Two views of brain function », *Trends in cognitive sciences*, vol. 14, n° 4, 2010, p. 181.
13. J'ai détaillé ces processus, qui s'agencent en « chaînes trajectives », dans *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014.

14. Processus analysé (mais d'un point de vue moderne, justement) par Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
 15. Depuis Meiji selon le calendrier grégorien.
 16. Watsuji, *Fûdo, le milieu humain*, op. cit., p. 35.
 17. Platon, *Timée, Critias*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 228 (ma traduction).
 18. Uexküll, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, op. cit., p. 29, note 1: « Optimale, d. h. denkbare günstige Umwelt und pessimale Umgebung wird als allgemeine Regel gelten können ». La traduction de Philippe Muller (*Mondes animaux et monde humain*, Paris, Denoël, 1965) donne ici « Un milieu optimal associé à un entourage pessimal, voilà la règle générale. » Celle de Charles Martin-Freville (*Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot & Rivages, 2010) : « Un milieu optimal, c'est-à-dire le plus favorable qu'on puisse imaginer, et un environnement pessimal peuvent valoir comme une règle générale. »
 19. Tel ce *Pyrolobus fumarii* qui est à l'aise en eau hyperthermale (il se reproduit encore à 113°), ou ce *Thermococcus gammatolerans* qui est non seulement thermophile, mais supporte en outre de fortes radiations. Cela concerne même des organismes pluricellulaires, tel le ver *Alvinella pompejana*, qui vit à plus de 80° dans des cheminées hydrothermales.
-

RÉSUMÉS

Comme en témoigne entre autres le *kigo* (mot de saison) « premier paysage » (*hatsugeshiki*), le paysage tient une place notoire dans la thématique du haïku. On en analyse quelques exemples, non d'un point de vue littéraire mais dans le but de définir en quoi le haïku et le paysage participent d'une cosmophonie (l'apparaître-monde d'un certain environnement). Comme toute cosmophonie, celle-ci exprime un agencement ordonné (un *kosmos*) des valeurs fondamentales d'une certaine culture, embrayant celle-ci à un certain environnement naturel pour en faire le milieu spécifique de cette culture, donc celui qui entre tous lui convient le mieux.

As shown by, among others, the “first landscape” (*hatsugeshiki*) *kigo* (season word), the landscape occupies a prominent place among haiku themes. Several examples are analysed in this article, not from a literary angle but in an attempt to define how the haiku and the landscape are a part of a cosmophany (world-appearance of a certain environment). As in any cosmophany, this one expresses an ordered arrangement (a *kosmos*) of fundamental values from a certain culture, connecting this to a given natural environment to transform it into the specific milieu of that culture, and therefore the one which suits it best.

INDEX

Mots-clés : environnement, haïku, milieu, monde, paysage

Keywords : environment, haiku, milieu, world, landscape

AUTEUR

AUGUSTIN BERQUE

Géographe, orientaliste et philosophe, il est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, où il enseigne la mésologie. Membre de l'Académie européenne, il a été en 2009 le premier occidental à recevoir le Grand Prix de Fukuoka pour les cultures d'Asie.

berque[at]ehess[dot]fr